

Et se tournant vers les soldats :

—Vous entendez, vous autres ?

—Non, mon lieutenant, non, pas une menace ! disait le pauvre garçon d'une voix étouffée. Je voulais dire seulement qu'il fallait prendre garde parce que cela me fait beaucoup de peine de ne pouvoir sortir. J'y ai beaucoup d'intérêt, beaucoup d'intérêt, entendez-vous ?

—Je ferai demain mon rapport au colonel.

—Comme il vous plaira, mon lieutenant.

Gironde s'avança près du groupe des soldats qui écoutaient. Il les examina :

—C'est bon, je vous reconnaitrai.

Et d'un pas rapide il s'éloigna. Ce fut le chemin du château que prit l'officier.

—Le misérable ! Le misérable ! murmura Jacques. Que va-t-il se passer, là-bas, mon Dieu ? Et je ne puis y aller ! Je ne puis sortir du camp. Je suis puni. Et puni par lui, par lui !

Il rôdait autour du factionnaire. C'était le caporal Fiche-la-Guigne qui commandait le poste de police. Le caporal fumait gravement sa pipe, les mains dans les poches. Jacques s'approcha de lui.

—Caporal, il faut que je passe.

—On n'a pas sonné le couvre-feu. J'ai encore plus d'une heure devant moi. Et j'ai besoin d'aller jusqu'aux Aulnaies.

—Impossible, sergent. Vous êtes consigné.

—Caporal, je vous en prie.

—Impossible, sergent, la consigne.

—Si je vous disais qu'il y va de choses très graves, extrêmement sérieuses, si je vous suppliais, caporal.

—Sergent, je vous aime beaucoup, je me ferais tuer pour vous. Mais, impossible, sergent, c'est la consigne.

—Caporal.

—Ça me fait beaucoup de peine, oui, je ne crains pas de le dire, beaucoup de peine, mais c'est la consigne. Rentrez, sergent, rentrez, il le faut !

VI

Le sous officier ne voulait pas insister d'avantage. Il comprenait que ce serait inutile. Le caporal était dans son droit. C'était un homme, rigide sur la discipline. Il ne faiblirait pas. Jacques consulta de nouveau sa montre. Il n'avait plus qu'un quart d'heure devant lui. C'était à neuf heures ce rendez-vous fatal. Alors il se résolut à forcer la consigne, manquant à la discipline, par une faute grave, pour la première fois depuis qu'il était soldat.

—On me punira, se dit-il, je l'aurai mérité, mais du moins, j'aurai veillé sur elle, sur ma mère !

Sortir du camp, en pleine nuit, n'est pas bien difficile. Les factionnaires sont éloignés les uns des autres. Cinq minutes après, Jacques était sur la route des Aulnaies. Il est vrai qu'il était à peine parti que le caporal constatait son absence.

—Le sergent se met dans son tort, murmura-t-il. Moi, je suis obligé de rendre compte. Tant pis, tant pis !

Bernard avait dîné avec sa mère, sa sœur et Marjolaine. Il avait fait à Marguerite la commission du colonel. Puis ils avaient causé tous les trois, tendrement, pendant le reste de la soirée. Cependant et malgré toute la joie que sa mère avait ressentie de son arrivée, Bernard croyait deviner chez elle une inquiétude qui se manifestait par de fréquents regards vers la pendule. Et cette inquiétude s'augmentait au fur et à mesure que la soirée s'avavançait. D'abord, le jeune homme crut que c'était l'attente du colonel qui rendait ainsi Marguerite nerveuse. Mais il l'avait trouvée, en arrivant, très fatiguée, très pâle, les yeux cernés. En l'embrassant il sentit qu'elle avait les mains sèches des fiévreux et que son front brûlait. Elle souffrait, cela était évident, mais de quoi ? Il s'en informa. Elle le tranquillisa tout de suite. Vers neuf heures, elle se leva, sous prétexte de rentrer chez elle. Marjolaine et Marguerite restèrent un instant seules, pendant que Bernard disait adieu à Bernerette, qu'il ne devait pas revoir le lendemain, car il serait parti avant que l'enfant fût réveillée. Marjolaine disait à la comtesse :

—Je veillerai dans ma chambre, ma fenêtre

ouverte, si vous avez besoin de moi, un cri, un appel, et je serai auprès de vous.

—C'est bien, dit la comtesse, merci, mon enfant.

Quelques minutes après, tout était éteint dans le château. Bernard était dans sa chambre. Sa mère l'avait embrassé avec passion, avec plus de tendresse qu'autrefois, puis elle s'était retirée précipitamment. Et le jeune homme avait cru remarquer qu'elle avait des larmes dans les yeux.

—Que se passe-t-il donc ici, murmura-t-il.

Il s'était mis à sa fenêtre, pensif. Il ne s'y trouvait pas depuis cinq minutes, qu'il crut apercevoir, vers le bouquet d'aulnes qui précédait le château, une ombre se dirigeant du côté de la maison. Comme la lune n'était pas encore levée, il ne pouvait pas reconnaître cette ombre. Il se dit que ce ne pouvait être que son père. Il la revit bientôt, plus près cette fois. Elle s'avançait avec précaution et se dirigeait vers un pavillon que le colonel avait aménagé en salle d'armes. Il y avait trois pièces seulement dans ce pavillon, une grande salle destinée aux tireurs, un cabinet de toilette et un joli salon de repos décoré avec goût. Elle entra dans ce pavillon. Du moins, elle disparut de ce côté, car Bernard, de sa fenêtre ne pouvait pas voir la gauche.

—Ce n'est pas mon père ! murmura-t-il. Alors, qui donc ? Un vagabond, peut-être ? quelque soldat maraudeur ?

Il descendit doucement, traversa le jardin, alla se poster sous les arbres et là, attendit. Le pavillon de gauche était faiblement éclairé, de l'intérieur.

—Il y a quelqu'un, qui donc ? Ce ne peut être que ma mère.

Il s'avança jusque-là. Une des fenêtres était entr'ouverte. Il la poussa légèrement et regarda. La fenêtre donnait sur le salon. Dans ce salon, une femme, sa mère. Et devant elle un homme qui, souriant, obséquieux, la saluait. L'homme, c'était Patoche. Bernard frissonna. Ce hideux personnage auprès de sa mère ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il se rappela la lettre surprise entre les mains de Marguerite évanouie, et par laquelle il avait appris le secret de la comtesse ! Alors il se rappela la figure fiévreuse et inquiète de Mme de Cheverny pendant le dîner. Que va-t-il se passer ? Derrière lui tout à coup, un bruit de pas sur le gravier. Il se retourne. C'est une ombre, encore, qui sort des aulnes et vient à lui. Il n'a que le temps de se jeter derrière le pavillon, pour ne pas être vu. Est-ce donc son père, cette fois ? Il n'ose regarder. Mais son cœur se serre étrangement. Il tremble pour sa mère. Il lui semble qu'un grand danger la menace. Du côté du pavillon où il se cache, la fenêtre de la salle d'armes aussi est entr'ouverte. Mais la salle est plongée dans l'obscurité. Il ne peut rien voir. De ce côté, il n'y a pas d'entrée. La porte ouvre directement sur le salon. Il escalade la fenêtre, à tâtons, se dirige vers une porte intérieure, écoute, il n'entend rien. Il ouvre. C'est le cabinet de toilette. Cette fois, il entend. Il distingue plusieurs voix, celle de sa mère, tremblante et sourde, celle de Patoche, et une autre, une autre qu'il hésite à reconnaître, mais qui pourtant lui est bien connue. La voix de Pierre Gironde ! Alors Bernard se dit que Dieu sans doute l'a conduit là, avec des dessins secrets. Il écoute. Il n'hésite pas à surprendre ce qui va se dire. Le secret, ne le sait-il pas depuis longtemps ? Ce qu'il veut apprendre c'est le rôle que jouent ces deux hommes dans la vie de sa mère ! Ce qu'il veut surprendre aussi, c'est le secret de la naissance de Gironde ! L'officier est-il vraiment son frère ? Et quelque chose lui crie que tout va se révéler ! Alors, les mains crispées sur son cœur pour en comprimer les battements sonores, le jeune homme penche la tête, retient son haleine, prête l'oreille. Il ne s'est pas trompé. C'est bien Patoche qui est arrivé le premier. Pierre Gironde l'a suivi de près. Patoche était entré avec la plus exquise politesse. Il se croyait, nous l'avons dit, certain de son succès. Il aborda Mme de Cheverny, sur un ton de familiarité un peu comme s'il avait parlé à un enfant :

—Madame, vous le voyez, je suis exact.

Tirant sa montre, une acquisition nouvelle :

—Juste, neuf heures.

Marguerite ne répondit rien. Elle attendait

Gironde. Mais Patoche, ne soupçonnant pas l'arrivée de son complice, reprenait :

—J'ai hésité longtemps, madame, à vous demander la somme en question. Je la trouvais un peu rondelette. Je me disais que peut-être vous alliez rencontrer bien des difficultés pour la réunir et que vous seriez obligée de commettre des imprudences. Vrai, je l'ai regrettée, ma lettre. Je vous suis, voyez-vous, beaucoup plus dévoué que je ne le parais. J'ai l'air, au premier abord, hurluberlu. Eh bien ! il ne faut pas se fier aux apparences. Je suis très sérieux et très doux. Mais je vois, du reste, chère madame, que mes craintes étaient exagérées. Votre fortune si grande vous a permis de réaliser ces deux cent mille francs sans éveiller les soupçons de votre mari. Je n'en souhaitais pas davantage et c'était, croyez-le, madame, mon plus cher désir.

C'était au moment où il débitait sa tirade que Bernard était arrivé auprès de la fenêtre. Patoche, étonné et gêné par le silence inquiétant, presque menaçant que gardait la comtesse, Patoche demanda :

—Madame a de la peine à se séparer de cette somme. Ah ! je le comprends, mais l'argent n'a de valeur que pour les pauvres diables comme moi. Il n'en a point pour vous.

Il allait continuer quand Mme de Cheverny se leva brusquement. Patoche lui faisait face, tournant le dos à la porte. Or, cette porte venait de s'ouvrir et Pierre Gironde venait de surgir sur le seuil. La comtesse l'avait aperçu et voilà pourquoi elle s'était levée. Ce n'était plus la timide et pauvre femme qui avait tremblé jusque-là devant Patoche. Elle ne baissait plus le front. Elle regardait droit dans les yeux du misérable. C'était une suprême partie qu'elle jouait. Mais elle la jouait, du moins, avec cette énergie étrange des gens faibles qui longtemps se sont soumis et qui, tout d'un coup, se révoltent. Patoche n'avait rien entendu. Pierre n'avait fait aucun bruit. Mais il suivit la direction du regard enflammé de la comtesse, se retourna et vit Gironde. Il tressaillit violemment, frôna le sourcil.

—Tiens, Gironde, murmura-t-il.

Le jeune homme, du reste, était aussi inquiet que Patoche. Il avait cru à un rendez-vous donné par sa mère, qui désirait le voir encore une fois. Il ne se douta pas qu'il allait rencontrer son complice. Et les deux hommes, décontenancés, restèrent un moment silencieux, les yeux fixés l'un sur l'autre, s'interrogeant du regard. Mme de Cheverny devinait cet embarras. C'était déjà presque un aveu pour elle.

—Monsieur Patoche, dit elle, vous semblez surpris de vous trouver en ma présence avec Pierre Gironde, mon fils ?

Pourquoi eut-elle tant de peine à prononcer ce dernier mot ? Patoche le remarqua. Il flairait un danger.

—J'en suis heureusement surpris, madame, croyez-le bien. Il y avait longtemps que je n'avais eu l'occasion de voir ce cher enfant. C'est que je l'aime beaucoup, madame, votre fils, beaucoup. Il sait, du reste, qu'il peut compter sur moi comme à l'occasion je compterais sur lui. Est-ce qu'il n'est pas un peu mon enfant, aussi ? Est-ce que ce n'est pas à moi qu'il doit d'avoir retrouvé sa mère ? Est-ce que si je n'avais pas été là, si je n'avais pas eu autant de présence d'esprit, il aurait aujourd'hui l'immense joie de presser sur son cœur la plus douce, la plus respectable, la plus généreuse des mères ?

Et la voix de Patoche trembla d'émotion. Il porta son mouchoir à ses yeux, l'y tint quelques instants. Puis tout à coup, attirant de force Pierre Gironde :

—Tout cela fait que je le considère un peu comme mon fils, ce brave garçon. Moi, je n'ai pas d'enfant, mais je me suis toujours senti les entrailles d'un père.

Il embrassa Gironde, qui ne retint pas un geste de colère et de dégoût. Peu importait du reste à Patoche. Ce qu'il voulait, c'était glisser à l'oreille de Moriani :

—Elle se doute de quelque chose, si tu me trahis, si un mot imprudent t'échappe, foi de Patoche, je te livre à la justice. Il y a des travaux forcés, ne l'oublie pas ?